



HAL
open science

L'Extrême littérature. Récits pour l'anthropocène 1.

Jean-Christophe Cavallin

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Cavallin. L'Extrême littérature. Récits pour l'anthropocène 1.. Diacritik, 2018.
halshs-01858148

HAL Id: halshs-01858148

<https://shs.hal.science/halshs-01858148>

Submitted on 20 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA
CULTURE —

Jean-Christophe Cavallin / 20 août 2018 / [Ecocritik](#)

L'Extrême Littérature (*Récits pour l'anthropocène, 1*)



What happened to Monday (T. Wirkola, 2017)

« **C**e fut le réflexe de défense d'une littérature qui, se sentant menacée parce que ses techniques et ses mythes n'allaient pas lui permettre de faire face à la situation historique, se greffa des méthodes étrangères pour pouvoir remplir sa fonction dans des conjectures nouvelles. [...] Nous avons entrepris de faire une littérature des situations extrêmes. » (Jean-Paul Sartre)

Il y a plus d'un demi-siècle, dans *Situation de l'écrivain en 1947*, Sartre expliquait comment les écrivains de sa génération s'étaient trouvés emportés par la lame de Fond de l'histoire et brusquement redevables de la « condition humaine ». L'expérience de la « torture » sous l'Occupation allemande représente tout à la fois la pierre de scandale et la pierre de touche de cette crise profonde de l'humanisme européen : « Ce n'est ni notre faute ni notre mérite si nous avons vécu en un temps où la torture était un fait quotidien » (262). Pour Sartre, le bourreau ne tente pas tant d'arracher des renseignements à sa victime qu'il ne tente « d'anéantir l'humanité en son prochain » (263), « car la torture est d'abord une entreprise d'avilissement » (263). Le tortionnaire se châtie dans le corps de sa victime des soupçons et du mépris qu'il éprouve à l'égard de l'homme et de la foi qu'il a perdue en sa propre humanité. Dans l'expérience de la torture, deux libertés communiennent « dans la destruction de l'humain » : si la victime parle sous la pince et condamne ses amis, elle annihile l'humain, en dément *jusqu'à l'hypothèse* ; si elle se tait jusqu'au bout et choisit de se sacrifier, elle fait la preuve de l'homme, non plus en tant que nature, mais en tant que liberté : « Nous le savions, nous savions qu'à chaque instant du jour, aux quatre coins de Paris, l'homme était cent fois détruit et anéanti. » En lisant ce texte de Sartre à soixante ans de distance, je suis frappé par l'écho que ses pages trouvent en moi, non pour des raisons personnelles, mais du fait de l'état du monde dont « à chaque instant du jour » nous sommes tous les témoins et à l'épreuve duquel nous ne pouvons plus nous soustraire. Pour nous aussi la torture est un « fait quotidien » : ce sont nos frères animaux que nos modes d'exploitation condamnent à vivre et à mourir dans des conditions *inhumaines* ; ce sont les côtes africaines, écorchées vives de leur sable par les multinationales du ciment ; ce sont les communautés du delta du Niger engluées dans la colle noire des résidus pétroliers et des torchages de *Shell* ; ce sont la déforestation et la destruction des écosystèmes des montagnes du Montana, des forêts pluviales du Congo, de la jungle amazonienne ; c'est la mort de la mer d'Aral, la fin annoncée du Lac Victoria, la lente agonie climatique de la zone sub-saharienne ; c'est le déclin vertigineux de la biodiversité, l'extinction des espèces sauvages, le naufrage en accéléré de toute la zone arctique, la détresse des ours blancs et des populations Inuit qui s'agrippent aux derniers débris de leur Atlantide polaire. La terre est à la torture. Les journaux nous apprennent chaque jour qu'il ne s'agit pas d'une métaphore. La terre est à la torture et, parce que sa mort nous cerne au moins autant qu'elle nous concerne, nous ne pouvons pas *regarder ailleurs*.

1. La Condition planétaire

Aux yeux de Sartre, c'est la situation historique dans laquelle les écrivains de sa

génération se sont trouvés « embarqués » qui les a contraints à renoncer au quant-à-soi et aux oisives dentelles de l'expression littéraire pour se jeter à leur corps défendant dans une littérature historiquement engagée, « située » au cœur de son époque et enrôlée dans le combat *pour* la condition humaine. *Situation de l'écrivain en 1947* analyse avec clairvoyance les conditions et les modalités de cet engagement historique. La « crise mondiale » actuelle, qui est une crise planétaire, nous invite à relire cet essai dans l'espoir que son diagnostic puisse hâter la prise de conscience des écrivains de notre génération et contribuer à jeter les bases d'une littérature pour l'anthropocène. Parmi toutes les choses remarquables que contient le texte de Sartre, une chose en particulier est remarquable *pour nous* : la « situation historique » dans laquelle la littérature se trouve saisie est décrite à maintes reprises en métaphores climatiques et/ou écologiques : les écrivains de l'entre-deux-guerres décrivaient des « situations moyennes », dit le texte, parce qu'ils « se tenaient dans *les régions tempérées* » de l'histoire ; les écrivains de la génération de Sartre doivent pratiquer « une littérature des situations extrêmes », parce que 1940 les a jetés « *au centre d'un cyclone* » et qu'ils n'ont plus le loisir de considérer « l'humanité comme *un milieu naturel* » (ou encore : « Nous ne pouvions plus trouver *naturel* d'être homme »). La crise de l'humanisme à laquelle doit être capable de répondre leur pratique littéraire est décrite dans les termes d'une crise climatique ou de ce que nous avons pris l'habitude d'appeler un « épisode météorologique extrême ». Tenter de relire la thèse sartrienne à l'aune de la situation actuelle, tenter de *acclimater* à cette nouvelle situation n'implique même pas de forcer le texte de Sartre en le prenant au piège de ses métaphores. Il suffit de le prendre au mot : l'humanisme est *effectivement* pour lui un climat humain ou, plus précisément peut-être, une climatisation permettant de tempérer le milieu qu'habitent les hommes pour tenter de les soustraire aux périls et aux démons de leur condition historique. Nous verrons que, pour Sartre, le retour à la condition animale est l'ombre du risque absolu qui menace son époque. La « littérature des situations extrêmes » a pour objet de répondre à la crise climatique de l'humanisme en recréant autour de l'homme une atmosphère respirable. Du moment que l'humanité n'est plus naturelle mais conditionnelle, alors la *condition humaine* doit être sans fin produite, à chaque instant et par chacun, de façon artificielle : c'est un *air conditionné* — un humanisme sous condition — dont la littérature des situations extrêmes doit être le grand climatiseur.

Sartre entreprend de redéfinir la littérature comme historiquement « située » (c'est le sens du titre de l'essai : *Situation de l'écrivain*, etc.). Ses œillères théoriques, en tant qu'elles sont historiques, font partie intégrante de la justesse de son analyse et nous invitent à relire son texte « par-dessus son épaule », c'est-à-dire à en appliquer le protocole herméneutique à notre situation actuelle.

Parce que le problème historique de Sartre était la crise de l'humanisme, sa littérature située se donnait pour tâche de redéfinir (et peut-être de guérir) la seule « condition humaine » : « Ces questions que notre temps nous pose et qui resteront *nos* questions sont d'un autre ordre : comment peut-on se faire homme dans, par et pour l'histoire ? ». Les questions de notre temps et qui resteront *nos* questions se trouvent être encore d'un autre ordre : La littérature ne doit plus seulement répondre à une crise mondiale de l'humanité (dérèglement climatique de l'écosystème humaniste), mais à une crise planétaire de la vie en tant que telle (dérèglement climatique de l'écosystème terrestre). Il faut relire le texte de Sartre, justement parce que sa force est d'être un texte situé, et faire une opération de *translatio studii* d'une vieille situation vers la situation actuelle : la littérature de l'anthropocène, nouvel avatar de « littérature des situations extrêmes », doit rompre le solipsisme de la *condition humaine* et l'intégrer dans le souci de la *condition planétaire*.

2. Régulation du climat humain

Sartre décrit les conditions de la crise de l'humanisme comme une perte du « milieu naturel » humain. L'image est forte et suggestive. L'homme vivait jusque là au sein de son humanité, qui le couvrait comme un milieu. Cette existence englobée par son essence est ce que Peter Sloterdijk appelle la « sphère » ontologique de la métaphysique classique. Pour chaque homme, l'humanité était cette sphère définie par Sartre comme « un milieu naturel et infini dont on ne peut jamais sortir ni toucher les limites ». Protégés par cette ontosphère ou atmosphère ontologique, les écrivains ne pouvaient pas « explorer leur condition » : ils vivaient *au milieu* de leur essence et ne pouvaient donc produire qu'une « littérature de *situations moyennes* ». 1940 et les terribles années qui suivirent provoquèrent un déchirement de l'humanité comme milieu englobant et une espèce de cataclysme que l'on pourrait définir comme une dépressurisation soudaine de leur ontosphère. L'homme se retrouva brusquement en contact avec le dehors, c'est-à-dire à l'extérieur de lui-même et de son humanité. La torture est le métonyme de ce contact avec l'inhumain et du risque absolu d'y céder en devenant moins qu'un homme. Sartre en fait la *figura princeps* de la soudaine instanciation historique de l'absolu dans le relatif : « La guerre et l'occupation, en nous précipitant dans un monde en fusion, nous ont fait, par force, redécouvrir l'absolu au sein du relatif. [...] Notre historicité même, parce que nous la vivions au jour le jour, nous rendait cet absolu qu'elle avait semblé nous ôter d'abord. » La crevasse de la sphère ontologique correspond à une perte de l'absolu : l'homme n'est plus homme absolument et par essence ; c'est la péremption de la définition métaphysique de l'humanité. Mais cet absolu

qui englobait à ce point l'homme qu'il restait hors de portée de son existence et de ses performances historiques (l'homme ne pouvait ni l'affirmer ni le nier, puisque il était posé ontologiquement à un niveau supérieur), cet absolu est rendu à l'homme comme l'œuvre de sa liberté. L'existence est un défi métaphysique, à l'instar de la torture : l'homme a le devoir (et la chance) de *se faire homme* dans un acte de liberté qui l'arrache au relatif. L'histoire, en tant que domaine du relatif, représente alors le risque absolu : l'humanité n'étant plus garantie absolument comme sphère métaphysique, elle ne peut exister ailleurs que dans et à travers le choix de tel acteur historique. Ce n'est plus l'humanité qui protège et *assure* l'existence humaine, mais chaque homme et à tout moment qui produit et qui garantit l'existence de l'humanité. Les images employées par Sartre pour décrire cette conversion confirment à la lettre près la thèse de Sloterdijk selon laquelle l'entrée dans la crise moderne correspond à l'éclatement de la Sphère métaphysique et à la création défensive d'une infinité de « bulles » dont chacune *climatise* une forme de résilience humaniste (l'absolu dans le relatif). Sartre écrit ainsi que « c'est à l'intérieur de l'homme », par une volonté souveraine, que se décide l'humanité et se recrée le milieu humain ; ou encore que la tâche historique de l'homme consiste désormais en un « effort vivant pour embrasser du dedans l'humanité tout entière dans sa totalité ». Cet « effort vivant », bien sûr, est une technique de survie : l'homme doit recréer en lui la sphère qui était son milieu ; la condition humaine doit « embrasser du dedans » (la formule est aussi paradoxale que magnifique) l'essence de l'humanité. Elle doit contenir ce qui la contenait. Hydrosphère pour atmosphère, ce mouvement d'*introversion* de l'humanité ressemble au mouvement par lequel la vie, née dans le fond des océans, réussit à quitter le milieu qui la protégeait pour s'acclimater à la vie terrestre : pour sortir de la mer, les créatures marines durent l'intérioriser et, jusqu'à aujourd'hui, toutes leurs fonctions vitales (la respiration, la digestion, la circulation sanguine, etc.) s'effectuent dans un milieu intérieur dont l'acidité et les qualités chimiques sont celles du milieu marin. Tous les animaux terrestres vivent dans une *mer intérieure*, espèce de bulle marine qu'ils « embrassent du dedans », avatar intériorisé du milieu qui les contenait et hors duquel ils ont échoué.

Cette comparaison oiseuse peut aider à comprendre le caractère singulier de la *condition humaine* dans le texte de Sartre. Cette condition est un exode : une sortie historique de l'ontosphère de la « nature humaine » (l'humanité de l'homme comme « milieu naturel »). Ce premier exode en cache un second : depuis qu'il a été exclu de la sphère métaphysique, l'homme doit à chaque instant prouver son humanité en s'arrachant au monde de l'animalité. Le passage sur la torture est en ce sens explicite. Tout cherchait à décourager ceux qui en étaient les victimes : « Tout concourait à leur faire croire qu'ils n'étaient

que des insectes, que l'homme est le rêve impossible des cafards et des cloportes et qu'ils se réveilleraient vermine comme tout le monde. » Face à ce défi absolu et ce cauchemar d'une entomologie humaine qui rappelle autant *La Métamorphose* de Kafka que le « tribunal des Crabes » des *Séquestrés d'Altona*, la victime devait avoir la force de puiser « à l'intérieur de l'humain » et « décider souverainement s'il y aurait dedans quelque chose de plus que le règne animal » (265). L'extase de la liberté sartrienne se donne comme le seul moyen offert à l'homme pour survivre à l'éclatement de la sphère métaphysique et ce moyen consiste à s'extirper de la sphère de l'animalité en sacrifiant sa vie de vivant animal pour se convertir à l'humanité. Ce credo du torturé crée par sa confession de foi l'existence de ce qu'il confesse : *credo in unum hominem* – cet « homme unique » qui est lui-même dans l'acte de se créer libre. Dans *Situation de l'écrivain en 1947*, la crise de l'humanisme se résout ainsi par un transfert de la geste hominisante dans le geste absolu d'une liberté jouant l'humanité dans l'existence de chaque homme. L'hominisation n'est pas cet événement lointain de notre phylogénèse, qui a produit *homo sapiens* ; l'hominisation est le choix *actuel* que refait chacun de nous quand il décide de « se faire homme » en s'arrachant au « règne animal ».



Benjamin Britten et la troupe de *Noye's Fludde* (1958)

3. L'Arche du vivant

Cette séparation d'avec l'animal est le côté obscur de la force qui permet de refonder l'humanisme dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale. On la retrouve formulée dans un passage célèbre de la *Lettre sur l'Humanisme* publiée en cette même année 1947. Quand Heidegger y définit l'homme comme « le berger de l'Être », ce qui est sous-entendu est que les autres « êtres vivants » ne sont que les *moutons de l'étant*. La *Lettre* est ailleurs explicite sur l'abîme de cette séparation : « De tout étant qui est, l'être vivant est probablement pour nous le plus difficile à penser, car s'il est, d'une certaine manière, notre plus proche parent, il est en même temps séparé par un abîme de notre existence ek-sistante ». Comme dans les *Métamorphoses* d'Ovide, quand tous les animaux sont « courbés » vers la terre (*Pronaque cum spectent animalia caetera terram*), seul l'homme peut relever la tête et porter ses regards au ciel (*coelumque tueri / Jussit et erectos ad sidera tollere vultus*). Les animaux vivent enfermés dans leur milieu animal ; ils ne posent pas l'existence du monde, ils ne la questionnent pas, mais la vivent subjectivement dans l'affairement et la certitude de leurs appétits. Ils sont plongés dans l'étant et collent à leur milieu. Seul l'homme habite le monde et peut se trouver requis par la question de l'Être. L'étymologie fait foi : cette *quaestio* est une torture. Sous l'inquisition de l'Être, comme dans la figure de la torture sartrienne, l'existence de l'homme se fait *ek-sistence* ; elle est arrachée à elle-même. L'abîme entre l'homme et l'animal n'est autre que cette ek-sistence ou sortie hors de l'étant. La différence n'est pas biologique ou phylogénétique, mais ontologique. C'est ce qui, pour Heidegger, nous éloigne infiniment de l'existence animale, au point qu'il puisse soutenir que : « la nature du divin nous est plus proche que cette réalité impénétrable des êtres vivants ». Comme la torture sartrienne est l'épreuve qualifiante d'une nouvelle humanité sans « milieu naturel humain », pour Heidegger, la question de l'Être se saisit et s'empare de l'homme sous la forme d'un traumatisme : l'angoisse (*Angst*), dans la mesure où ce qui angoisse l'être-là est « l'être-au-monde en tant que tel » ; l'imminence de la mort qui l'arrache à l'existence inauthentique et impersonnelle de la factualité (l'existence du « on »). Et de même que, chez Sartre, la position métaphysique de l'humanisme classique protégeait l'homme de la question brûlante de sa condition humaine, de même chez Heidegger, toute la métaphysique occidentale n'est qu'un oubli de l'Être monnayé en petites coupures dans l'argutie dialecticienne. L'un et l'autre des deux penseurs brisent la Sphère ontologique et laissent l'homme démuni, dans l'extase d'une liberté ou le *raptus* d'une « éclaircie » conçues et formulées comme sacrificielles. On trouve déjà ce geste d'hécatombe votive dans le *cogito* cartésien : torturé par le « malin Génie », le penseur lui sacrifie la totalité de l'étant, c'est-à-dire le monde de ses représentations, et se sauve comme pure conscience (*res cogitans*). On le trouve encore, explicitement articulé au monde naturel de la *physis*, dans le « roseau pensant » de Pascal : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau

pensant. [...] Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien ». Écrasé par l'univers, l'homme échappe à cette mort en opérant une conversion de l'« ordre de la chair » (le roseau comme réalité physique) à l'« ordre de l'esprit » (la pensée comme « grandeur de l'homme »). À l'extase sartrienne et à l'ek-sistance d'Heidegger correspond l'ex-carnation du roseau pascalien, sacrifiant son être de chair, c'est-à-dire sa vie, pour se ressaisir et sauver dans une dimension supérieure. Dans ces différentes figures, l'hécatombe du vivant est l'offrande propitiatoire qui fonde l'exception humaine. Sartre : les turbulences de l'histoire entraînent la dépressurisation de l'humanisme classique ; l'homme se sauve en enfilant le masque de sa liberté et laisse mourir son chien assis à côté de lui. Heidegger : l'être-là s'extirpe de la *selva oscura* de l'étant et rejoint la « clairière de l'être », laissant les autres vivants dans l'ombre « impénétrable » de la forêt ontique.

En laissant derrière elles le « règne animal » ou l'ensemble des être « vivants » plongés dans « la Nuit du monde », la liberté sartrienne et l'ek-sistance heideggérienne instaurent entre l'homme et le vivant un abîme de différence – « l'abîme de cette différence » du cours sur Parménide –, qui met fin au rêve éveillé du vitalisme romantique et de la *Naturphilosophie*. Cette « hyper-séparation » coïncide historiquement avec le début d'une époque de rationalisation systématique de l'exploitation du vivant : agriculture et élevage intensifs, fin du monde paysan traditionnel, industrialisation technologique des campagnes, etc. En France, c'est le début des « trente glorieuses » et de l'exode rural massif. L'homme se retire des milieux vivants et se concentre dans l'entre-soi de bulles urbaines : on rencontre peu d'humains sur les chemins de campagne ; on ne voit aucune bête se promener en liberté dans les rues des grandes villes. La rencontre de l'homme et de l'animal ne se fait plus que dans l'anonymat de la viande qui saigne dans nos assiettes ou dans de rares collisions où la violence de la séparation se change en contact mortel qui tatoue le goudron des routes de hachis de poils écrasés.

La détresse qui est la nôtre, ce cyclone planétaire dans lequel nous sommes embarqués, nous oblige à repenser cette « hyper-séparation » qui, il y a plus de soixante ans, fut le *Saving Private Man* de l'humanisme en péril. Le vivant fut oublié ou sciemment offert en pâture dans ce grand sauve-qui-peut qui joua la liberté et l'exception humaine contre le monde de l'empirie et coïncida historiquement avec une exploitation à grande échelle des trois règnes du vivant dans une constitution hyperbolique de modes de vie strictement humains. L'humanisme de l'après-guerre fut à tous les sens un Exode, au sens de « sortie » (*ex-odos*). Son *imago* est Moïse s'arrachant à la terre d'Égypte et aux fertiles

vallées du Nil où son peuple vivait en esclavage. Le patriarche de la Sortie quitte cette terre de dieux zoomorphes et d'intimités idolâtres entre les bêtes et les dieux pour se faire « berger de l'Être » dans un désert à sa mesure qui isole sa liberté. *L'ex-carnation* est sa pratique rituelle : il s'excepte de la nature. Après quarante ans de désert, avant que la face de la terre ne soit tout à fait changée en une solitude invivable, il nous faut changer de mythologie. Nous devons, « pour plus d'un siècle », comme l'écrivait Schiller dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, tenter de réconcilier l'« instinct formel » ou « pulsion de forme » (*Formtrieb*), qui nous arrache au monde, et l'« instinct vital » ou « pulsion de vie » (*Lebenstrieb*), qui nous attache au monde et nous abolit comme liberté. Nous devons nous faire *berger des étants* – berger de ces mêmes vivants que nous avons trop sacrifiés à notre culte de l'Être ou à l'entretien maniaque de notre humaine liberté. Notre héros n'est plus Moïse, patriarche du désert. Notre héros est Noé, patriarche du déluge. La montée des eaux, après tout, n'est pas une mauvaise image de notre époque menacée par la fonte des calottes polaires. Noé peut nous apprendre à survivre à l'épisode climatique extrême dans lequel nos modes de vie remplacent la colère divine. La méthode de Noé n'est pas le sauve-qui-peut. La méthode de Noé n'est pas la *Quaestio* (en latin : torture) : ni la violence sartrienne du résistant soumis à l'*inquisition* du bourreau ; ni la violence heideggérienne de l'être-là requis par la « question de l'Être ». Sa méthode n'est pas la *Quaestio* comme épreuve initiatique et rite sacrificiel. Noé est *berger des étants* et sa méthode est l'Accueil. Toutes les espèces vivantes peuvent entrer dans son arche. Il y a de la place pour *tout le monde* – du plus grand au plus petit de cette myriade innombrable de sans-papiers non humains. Non pas l'Exode d'un peuple élu qui ne sauve que lui-même et s'isole dans l'ouverture implacable d'un désert en laissant la mer refermée engloutir ses poursuivants, mais une Arche où pourrait avoir une chance de *s'en sortir* l'ensemble de la vie terrestre. Non pas la Sortie d'un seul, mais l'Entrée pour tous dans la nef. Noé, le berger des étants, sauvant de la montée des eaux la totalité des espèces et l'homme assis au milieu dans la chaleur de leurs haleines, doit se substituer à Moïse comme héros régulateur d'une littérature de l'anthropocène :



Nicolas Poussin, *L'Hiver ou le Déluge*

... *Of cleane beastes seaven shalbe, / Of uncleane two; thus God bade mee. / The flood is nigh, you may well see, / Therefore tarrye you nought...*

Je reviens au texte de Sartre : « La guerre et l'occupation, en nous précipitant dans un monde en fusion, nous ont fait, par force, redécouvrir l'absolu au sein du relatif. » La liberté du torturé, en tant qu'affirmation absolue, l'absolvait du « règne animal » et, dans l'ouvert du relatif, recréait une sphère ou espace intérieur exclusivement humain. Dans cette bulle anthropogène à l'intérieur de laquelle l'homme pouvait recueillir et « embrasser du dedans la condition humaine dans sa totalité », l'humanité pouvait se redéfinir comme système d'*isolation* ou de *climatisation* permettant à l'homme de ne rien devoir au milieu terrestre. La tâche d'une littérature de l'anthropocène doit refaire le geste sartrien, mais *situer* la littérature dans un monde sans *absolu*, un monde qui refuserait de nous *absoudre* des liens qui nous relient au vivant et garrottent notre existence à la vie de la planète. Elle doit repenser l'être-au-monde humain comme différence *relative* – inamissible, mais relative – et inscrire cette différence dans une poétique de la *relation*. En tant que l'écologie est un discours sur la maison commune (*oikos*), cette nouvelle littérature devra jeter les bases d'une « écologie du récit » tissant des familiarités ou relations de famille dans la diversité des êtres. Si Sartre pouvait écrire que ce n'était ni la faute ni le mérite des écrivains de sa génération « d'avoir vécu en un temps où la torture était un fait quotidien », nous devons nous-mêmes reconnaître que c'est *notre faute et notre mérite* si nous vivons en un temps où l'écosystème terrestre est devenue tributaire des modes de vie humains. C'est le sens de l'anthropocène : les activités humaines ont atteint les dimensions d'une force géologique. Cette faute et ce mérite nous donnent les responsabilités qui s'attachent au statut de maître. Nous devons répondre de notre puissance et accepter *volens nolens* d'être responsables de la terre. Cette responsabilité revient à la tâche incommensurable d'être les bergers de l'étant et de faire *comme si* cet effrayant ministère était humainement possible. Il faut retisser le monde comme réseau de relations. Notre inaliénable

liberté, au contraire de nous absoudre, nous enchaîne au vivant dont nous sommes les maîtres. Toute maîtrise est servitude. Dans le déluge qui commence, le patron ne peut plus courir « au plus haut de sa liberté » et laisser les domestiques se noyer à qui mieux mieux dans les étages inférieurs. Tout le monde est embarqué. Nul ne se sauvera tout seul.

- Toutes les citations de Jean-Paul Sartre, sont données dans l'édition « Folio essais » de *Qu'est-ce que la littérature ?*
- Peter Sloterdijk, *Sphères I. Bulles. Microsphérologie – Sphères II. Globes – Sphères III. Écumes. Sphérologie plurielle*, traduits de l'allemand par Olivier Mannoni, Pauvert.

Partager :



Articles similaires



Le Grand Entretien :
William Marx, « La
littérature est l'ennemie
préférée »

29 janvier 2016

Dans "Entretiens"



Philippe Vilain : "La
littérature a troqué son
idéal littéraire contre un
idéal marchand" (Le
grand entretien)

10 mai 2016

Dans "Entretiens"



Le grand entretien :
Véronique Bergen,
comprendre Sartre

24 février 2016

Dans "Entretiens"

Publié dans Ecocritik et tagué anthropocène, écocritique, éco-poétique, Climat, Diacritik, Ecocritik, Heidegger, Jean-Christophe Cavallin, Jean-Paul Sartre, Lettre